

IMPRESSUM

Editeur/Rédaction
Le Temps SA
Pont Bessières 3
Case postale 6714
CH-1002 Lausanne
Tel + 41 58 269 29 00
Fax + 41 58 269 28 01

LE TEMPS

Ne peut être vendu séparément

LUNDI 1^{er} OCTOBRE 2018

Politique

S'engager à 20 ans
pour ses idées

● ● ● PAGE 2

Tandem

Taupenivo fait rouler
les malvoyants

● ● ● PAGE 3

Enseignement

La musique, puissant instrument
d'intégration

● ● ● PAGE 4

Sport

Sans bénévoles, pas de Course
de l'Escalade

● ● ● PAGE 4



AVEC LE SOUTIEN
DE LA FONDATION
POUR GENÈVE

Marie-Caroline Tiffay prend soin du potager sur le toit d'Uni Dufour. Elle a cofondé l'association BeeOtop avec Victorine Castex en 2016. Elles œuvrent pour la sauvegarde des abeilles et la biodiversité en ville. (EDDY MOTTAZ POUR LE TEMPS)

Les nouveaux habits du bénévolat

DISTINCTION La Fondation pour Genève remet aujourd'hui son prix annuel à Françoise Demole dont la vie illustre les valeurs genevoises d'accueil, d'humanisme et de générosité. Avec la nouvelle génération, les formes de l'engagement sont en pleine mutation

DAVID HAEBERLI
@David_Haeberti

«L'engagement devrait être prescrit par le médecin de famille.» La phrase peut paraître à ricaner. Elle est pourtant tirée d'une étude très sérieuse sur l'avenir du bénévolat vu comme un désir de participation à la société civile. «Les nouveaux bénévoles», paru en mai dernier, dresse le constat suivant: en Suisse, les femmes et les hommes qui donnent de leur temps pour animer les associations, les organisations à but non lucratif assument des tâches prépondérantes dans le fonctionnement de la société civile. Ils sont même «un lubrifiant social et une base pour le fonctionnement du marché et de l'Etat», écrivent les trois auteurs de l'étude commandée par l'Institut Gottlieb Duttweiler (GDI).

Or, tous les responsables d'association le constatent: le manque de volontaires est criant en Suisse, pays européen roi du bénévolat, où 700 millions d'heures par an sont «offertes» à la collectivité. Le phénomène est assez inquiétant pour qu'un grand sondage national suive la question depuis une décennie. Trois éditions du *Freiwillig Monitor* sont déjà parues (2007, 2010, 2016). En vue du quatrième volume, Sandro Cattacin, directeur de l'Institut de recherche en sociologie de l'Université de Genève, élabore en ce moment le questionnaire qui sera soumis cet hiver aux Romands et aux Latins. Le sociologue n'est pas alarmiste: «Il n'existe pas de crise du

bénévolat en Suisse. La chute du nombre de volontaires a eu lieu dans les années 1990. Depuis, la situation s'est stabilisée. Ce qui est nouveau, c'est que l'engagement formel dans des associations structurées est en difficulté.»

Qu'est-ce qui a changé, en l'espace d'une génération? Pour Jakub Samochowiec, responsable de l'étude du GDI, «les bénévoles ont longtemps été vus comme une force de travail gratuite. On n'attendait pas d'eux qu'ils disent ce qu'ils pensent mais qu'ils exécutent des ordres». L'engagement était alors vu comme un sacrifice nécessaire, «un acte de renonciation à son propre plaisir», dit Sandro Cattacin. Ce système a fonctionné pendant des décennies, souligne Jakub Samochowiec: «On a longtemps attendu ce don de soi de la part des femmes, par exemple. L'Eglise, les communes étaient plus importantes que l'individu.»

Une mobilité qui change tout

Aujourd'hui, les institutions qui ont structuré cette participation volontaire ne donnent plus envie. Pour chacun, les options sont bien plus nombreuses. «Les individus ne sont plus assignés à un rôle fixe», résume Jakub Samochowiec. Sur-tout, la mobilité qui rythme nos vies contemporaines a transformé le rapport au local, échelle clé à laquelle la participation à la kermesse, aux exercices des pompiers volontaires et aux activités de la paroisse prenait tout son sens dans une société «à l'ancienne.»

La mobilité, sociologique comme géographique, a changé la donne. Les formes de l'engagement sont en pleine mutation. Les Suisses ont trouvé d'autres manières de s'investir, pour des projets précis. «Si vous cherchez des personnes pour participer à une action lors de la Journée du sida, par exemple, vous en trouverez. Mais les gens ne sont plus capables de garantir des engagements sur le long terme», détaille Sandro Cattacin. L'étude du GDI parle de «micro-volontariat»: des engagements circonscrits dans le temps et qui doivent rencontrer les sphères d'intérêt du bénévole. «Alors qu'auparavant l'altruisme était au cœur même de la définition de l'engagement, dit l'universitaire, l'égoïsme prime aujourd'hui.» Engagement et égoïsme ne sont donc pas forcément antinomiques, à l'heure de la génération selfie.

Attention, prévient Jakub Samochowiec: par le passé également, les bénévoles pouvaient s'engager dans une bonne action par égoïsme. Cela leur assignait un rôle dans la société. Aujourd'hui, cela ne suffit plus. Les nouveaux bénévoles veulent être associés à la discussion qui définit l'engagement consenti. Le parcours d'un bénévole contemporain ressemble ainsi à une succession d'actions à court terme, dans une fragmentation devenue difficilement lisible. On est loin d'une fidélité à une cause, héritée de sa famille ou de traditions villageoises.

Les jeunes ne sont pas pour autant moins engagés que leurs aînés. «La jeunesse n'a jamais réellement été intéressée par l'en-

gagement, rectifie Sandro Cattacin. Toutes les études montrent que les personnes les plus impliquées dans des actions bénéficiant à la collectivité sont celles qui ont le plus d'expérience professionnelle. Autour des 60 ans peut apparaître un sentiment d'avoir travaillé toute sa vie sans avoir existé pour soi.»

Un nouvel argument dans son CV

Un signe fait dire que quelque chose a bien changé: alors que l'éthique protestante imposait que l'on ne parle pas des heures que l'on consacrait aux bonnes œuvres, il n'est pas rare aujourd'hui que les jeunes diplômés valorisent des engagements bénévoles dans leur curriculum vitae lors de recherches d'emploi.

Avec le développement des outils numériques, ce micro-volontariat a rencontré un terrain idéal pour se développer. «Le web 2.0 nous plonge dans un âge d'or de la participation sociale. Les plateformes numériques facilitent aussi la coopération dans le monde réel», écrit l'étude GDI. Les auteurs dressent d'ailleurs un large panorama de sites qui permettent de faire se rencontrer des bénévoles et des personnes qui pourraient avoir besoin de leurs services, d'échanger des services contre du temps ou, à l'échelle d'un immeuble, de signifier à vos voisins que votre pompe à vélo ou votre boule à facettes est à leur disposition.

Ces outils numériques ont des bénéfices induits. «Une application comme Airbnb développe une confiance dans l'étranger

qui était impensable pour la génération précédente», souligne Jakub Samochowiec, dont l'étude met également en avant des aspects plus inquiétants. Les associations traditionnelles sont souvent décrites comme des écoles de la démocratie, des lieux où l'on apprend à se confronter à des avis différents et à gérer les conflits. «Or, si les volontaires s'en vont dès qu'apparaît un contradictoire, cet apprentissage ne se fera jamais.»

Ne pas multiplier les interdictions

Autre déficit identifié: la fragmentation de l'engagement des jeunes générations fragilise les institutions traditionnelles que sont les associations et affaiblit la société civile. Cela amène Jakub Samochowiec à dire que les nouveaux bénévoles doivent créer des structures, dans le monde physique également. Quand une friche urbaine apparaît, elle devient vite le théâtre d'activités non lucratives lancées par des bénévoles. Il est nécessaire de soutenir ces initiatives, insiste le chercheur. Ce soutien peut consister simplement à ne pas empêcher qu'elles aient lieu. «Car notre société concentrée sur la maîtrise du danger multiplie les interdictions et les obligations. Cela a un coût: le risque qu'il ne se passe plus rien.»

«Les nouveaux bénévoles. L'avenir de la participation à la société civile», de Jakub Samochowiec, Leonie Thalman, Andreas Müller, Gottlieb Duttweiler Institute, Migros pour-cent culturel, 28 mai 2018. À télécharger gratuitement.

2 Bénévolat

«Je ne m'engage pas pour mon CV»

POLITIQUE Le bénévolat, pour Kathrin Gretener, rime avec militantisme. Elle jongle sans cesse entre son statut d'étudiante et les différents rôles qu'elle assume auprès du mouvement Opération Libero

LORRAINE FASLER

Les échanges avant l'interview nous avaient fait oublier la jeunesse de notre interlocutrice. Ses messages laissent déjà transparaître une maturité et une réactivité rares. Au Café la Ferblanterie, à la rue de l'Ecole-de-Médecine, on découvre une jeune femme aux yeux bleu pétant et des cheveux blonds qui laissent entrevoir des boucles d'oreilles en forme de plume. Une douceur se dégage d'elle, bientôt rejointe par une détermination dans le discours. Elle se décrit rapidement comme perfectionniste et hyperactive. A tout juste 20 ans, cette étudiante en troisième année d'un bachelier en relations internationales à l'Université de Genève ne chôme pas. Elle est l'un des piliers romands d'Opération Libero.

Ce mouvement, qui se veut apolitique, souhaite encourager le débat et bousculer le clivage gauche-droite. Il a été créé à Zurich par des jeunes après le vote du 9 février 2014 et il défend l'idée d'une Suisse ouverte et progressiste. Comme elle, ils sont actuellement 1100 membres inscrits auxquels s'ajoutent environ 3000 personnes non membres mais régulièrement actives bénévolement au sein du mouvement lors des campagnes, selon leur responsable communication.

Des grands-parents UDC

Kathrin Gretener a participé au développement du volet romand du mouvement, au début de l'année 2017, à Genève. Un engagement qui n'a pas été tout de suite une évidence: «Je n'ai pas baigné dans un environnement politique avec mes parents, je suis un ovin dans ma famille», confie-t-elle avec un sourire. Il faut se tourner du côté de ses grands-parents pour expliquer son engagement politique. «Je me suis construite politiquement en opposition à eux, explique la jeune femme. Ils sont partisans de l'UDC et j'ai eu droit, depuis petite, à leur discours teinté de haine de l'étranger. Ironiquement, je subissais moi-même cette stigmatisation où j'habitais.»

Son père architecte et sa mère enseignante d'arts visuels de for-

mation quittent la Suisse alémanique, lorsque Kathrin Gretener a 13 ans, pour ouvrir une ferme biologique en Bourgogne, à Frangy-en-Bresse. Une nouvelle vie et une intégration pas toujours simple pour cette jeune fille de nature réservée. S'ensuit le lycée, la découverte de la philosophie et de l'humanisme. Des lectures la marquent, comme le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie ou les textes de Claude Lévi-Strauss.

Déclat à Genève

C'est durant cette période qu'elle ressent l'envie de s'engager pour les autres. «Le déclat, je l'ai eu lors de mon arrivée à Genève. J'ai rencontré des gens davantage tournés vers le monde, raconte-t-elle, et j'ai découvert une grande liberté d'action. En France, la politique est souvent perçue comme élitiste et tout est centralisé à Paris, alors qu'en Suisse, la force citoyenne et le système de démocratie directe permettent à tout un chacun de faire bouger les choses, s'il le veut!»

Après une séance d'information, la jeune étudiante est introduite par un ami auprès de la nouvelle formation d'Opération Libero. Elle s'engage bénévolement comme secrétaire à hauteur de quatre heures par semaine. «Ce qui faisait ma différence à une époque est devenu une force. Je maîtrise à la fois le français et l'allemand, ce qui m'a permis de faire le pont entre les sections romande et alémanique d'Opération Libero.»

Journées réglées à la minute

L'engagement était modéré au début. L'heure était à la réflexion, à la stratégie. L'action est venue avec la création d'un café politique, les deux derniers mardis de chaque mois. Le but: toucher des personnes qui sont peu sensibilisées à la politique et les inciter à voter en organisant des débats avec des experts ou des élus. La section genevoise s'est ensuite fait remarquer durant la campagne contre l'initiative «No Billag».

Aujourd'hui, les quatre heures de bénévolat se sont muées en une quarantaine d'heures hebdoma-



A 20 ans, Kathrin Gretener est déjà un pilier d'Opération Libero en Suisse romande. (DAVID WAGNIÈRES POUR LE TEMPS)

daire. Kathrin Gretener ne craint pas le cumul des mandats et les journées réglées à la minute: en plus de ses études, elle fait non

seulement partie du comité genevois d'Opération Libero, mais elle est aussi responsable pour la Suisse romande des actions sur

le terrain et elle a commencé en juillet un stage à 60%, défrayé au bureau national d'Opération Libero à Zurich.

Pour s'engager comme militante, comme elle le fait, il faut avoir besoin de moins de huit heures de sommeil par nuit, apprécier de passer du temps dans les trains et aimer les réunions qui s'éternisent à Berne, à Lausanne ou ailleurs. «Les soirées étudiantes? Je ne connais pas, admet-elle. Je ne compte pas mes heures mais m'engager m'apporte énormément de confiance, des connaissances et des responsabilités que je mettrai des années à obtenir dans le monde professionnel. Mais attention, je m'engage pour la cause, pas pour mon CV, même si les contacts que je noue ou les compétences que j'ai acquises me serviront dans le futur. Et les autres membres sont devenus pour moi une seconde famille.»

«Les autres membres du mouvement sont devenus une seconde famille»

Son conseil avant de s'engager? «Il faut une idéologie, un sport ou une cause qui nous passionne vraiment, sinon on aura l'impression de donner toujours plus que ce que l'on reçoit.» La jeune femme ne regrette pas son choix. Elle n'est pas prête à ralentir la cadence. Durant les mois à venir, elle se mobilisera avec Opération Libero en faveur du mariage pour tous et souhaite faire le tour des régions pour sensibiliser la population à l'importation du droit international, en réponse à la dernière initiative de l'UDC dite «d'autodétermination». «Sans oublier que j'ai encore des examens universitaires à passer au milieu de tout ça, avant un semestre d'étude prévu en Californie, sourit-elle. A l'Université et dans le monde du travail, on nous demande très rapidement de devenir quelqu'un, n'est-ce pas ce que nous faisons déjà en nous engageant et en aidant les autres bénévolement?» ■

Françoise Demole: «Si l'action que je soutiens est utile, j'ai du plaisir à le faire»

Françoise Demole est la lauréate 2018 du Prix de la Fondation pour Genève, remis le 1er octobre, pour son engagement bénévole remarquable, depuis des décennies, que ce soit dans les domaines de l'assistance sociale et humanitaire, de la culture, de l'accueil des étrangers ou encore de la promotion de la Genève internationale.

Vous considérez-vous comme une personne engagée? Oui, sans doute. Mon père était pasteur à Saint-Gervais. J'ai donc passé mon enfance dans les kermesses. Mes engagements dans les associations que j'ai aidées m'ont toujours intéressées. C'était passionnant. J'ai toujours trouvé beaucoup d'intérêt à suivre leurs activités. Et cela a été la source d'un grand nombre d'amitiés.

Comment choisissez-vous vos engagements? Dans la vie, nous ne dressons pas de liste de choses à faire. Mes choix sont liés à des rencontres que j'ai pu faire avec des personnalités. J'ai travaillé à l'assistance sociale, aux côtés du tuteur général. L'éducation et le social étaient donc mon métier. C'est d'abord dans ces domaines que j'ai été amenée à agir.

Parlez-vous de vos engagements ou considérez-vous cela comme une affaire privée? Du

moment où les gens nous connaissent pour ces engagements, on en parle. C'est même hyper-nécessaire. J'ai fait partie, avec d'autres, des fondateurs du Musée de la Réforme. A l'époque du lancement, il fallait en faire la promotion, six fois par jour si nécessaire. Je ne considère donc pas que ces questions sont de l'ordre de l'intime.

Faites-vous une distinction entre vos engagements et le reste de vos activités? Il faut savoir se préserver. J'aime la vie de famille. J'ai une grande famille, avec beaucoup de petits-enfants. Les amis, les voyages sont importants. Il ne faut pas tout mélanger.

Faire le bien vous fait-il du bien? Les psychologues parlent de «bénéfices secondaires». Si l'action que je soutiens est utile, j'ai en effet du plaisir à le faire. On n'est pas masochiste, tout de même! Tout cela dépend évidemment du contexte: les collaborateurs sont-ils impliqués? Les difficultés économiques sont-elles importantes? J'ai été monitrice dans une école pour enfants caractériels, à Paris. J'avais 20 ans et c'était en effet des débuts difficiles. Mais j'ai toujours mis le même engagement à défendre les personnes que j'ai soutenues. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR DV. H.

Alain Werner: «Parler de mes engagements est un jeu dangereux»

Alain Werner est un avocat né à Genève en 1972. Il a fondé Civitas Maxima. La mission de cette structure basée à Genève: «Faciliter la documentation des crimes internationaux et chercher à obtenir réparation au nom des victimes qui ne sont pas en mesure de faire valoir leurs droits.»

Vous considérez-vous comme une personne engagée? C'est comme si vous demandiez à un chat s'il se considère chat. Mon engagement pour les victimes de guerre fait partie de ma vie, je n'ai jamais songé que j'allais rater mon entreprise de la défense. J'ai dû faire de la place à ma vie de famille dans ma vie professionnelle, et pas le contraire. Je sais ce que j'aime faire et c'est un sentiment très bénéfique.

Comment choisissez-vous vos engagements? Ma chance est que le domaine du droit international a grandi à l'époque où j'entrais dans la profession. J'ai terminé ma licence en 1993 et j'ai assisté peu après à un séminaire du professeur Robert Roth sur ces juridictions naissantes. C'est un domaine qui mélange un grand idéalisme, le goût de l'aventure, de l'humanisme, le droit. Je suis ensuite parti cinq ans en Sierra Leone. Mon engagement pour les victimes de conflits s'est cimenté

par ce que j'ai vécu. Il est absolu. Je suis né au moment où ce secteur se développait. Une nouvelle génération de juristes émerge aujourd'hui, déconnectée des juridictions nationales. Cela aurait été impossible pour les avocats de la génération de mon père, par exemple.

Parlez-vous de vos engagements autour de vous? J'en parle mais c'est un jeu dangereux. Je dois trouver environ un million de francs par an pour financer le travail de Civitas Maxima. Pour un protestant, c'est difficile! Mon expérience en Sierra Leone, avec des confrères anglo-saxons, m'aide de ce point de vue. Dans leur conception, demander de l'argent à des donateurs est en réalité leur faire un cadeau. Pour eux, c'est naturel. Les entendre m'aide à passer certains obstacles. J'ai moins de gêne mais cela reste difficile.

Faire le bien, cela vous fait-il du bien, à vous? J'ai l'impression que mon action tend vers un mieux collectif. C'est une satisfaction de donner le meilleur de ce dont je suis capable. J'ai l'impression d'optimiser mes qualités. Mais cela reste compliqué de conjuguer ma préoccupation pour que les criminels de guerre soient poursuivis et le bien-être de ma famille. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR DV. H.

«En tandem, les bénévoles sont nos yeux»

VOLONTARIAT Une trentaine de bénévoles de l'association genevoise Taupenivo roulent en tandem avec des personnes atteintes d'un handicap de la vue. Rencontre avec un binôme

LORRAINE FASLER

Emile Henchoz lance le décompte: «Trois, deux, un, on y va! Prépare-toi Claude, on commence directement par une montée.» La coordination est parfaite entre les deux cyclistes, qui ont l'habitude de faire du tandem ensemble. Le duo complice, équipé des pieds à la tête, file à travers le quartier de Champel, à Genève, sans remords pour la jeune journaliste essoufflée qu'ils viennent de semer.

De retour dans leur local situé dans le parking Lombard, Claude Thorimbert descend du vélo et déplie sa canne blanche. «Je ne possède plus que 5% de vision, depuis un accident de moto survenu lorsque j'avais 23 ans. Je distingue quelques ombres, c'est tout», explique-t-il. Ce père de famille âgé aujourd'hui de 57 ans et ancien champion d'aviron n'a toutefois jamais laissé tomber sa passion pour le sport et son envie de s'engager pour les autres. A côté de son travail de téléphoniste au TCS, il préside depuis 2005 l'association genevoise Taupenivo, qui offre depuis 1986 la possibilité à des personnes aveugles ou malvoyantes de faire du vélo tandem avec un bénévole.

L'association pour le bien des aveugles et malvoyants les soutient financièrement et aiguille souvent des sportifs intéressés. Vingt-deux aveugles roulent de manière active avec une trentaine de bénévoles fidèles et indispensables. Ils ont à leur disposition 23 tandems en aluminium construits sur mesure, dont 21 vélos de route et deux de piste.

Une confiance absolue

Le bénévole, installé à l'avant du tandem, opère les changements de vitesse et décrit au passager non voyant les paysages traversés. «A la différence des aveugles, j'ai vu par le passé. J'arrive ainsi à me construire une image mentale sur la base de mes souvenirs d'il y a trente ans», poursuit Claude.

Chaque bénévole y va de sa spécialité: les arbres pour les uns, l'ornithologie ou les usines pour les autres. Le guide, comme on l'appelle dans l'association, doit surtout communiquer à son part-



Emile Henchoz (à g.) et Claude Thorimbert, président de l'association Taupenivo, lors d'une sortie à Genève. (DAVID WAGNIERES POUR LE TEMPS)

naire les aléas de la route. «J'anticipe chaque trou, chaque dos d'âne, les feux rouges ou les ralentissements, explique Emile. Il faut aussi indiquer les virages et les changements de voie. Le plus compliqué? Les freinages d'urgence! Le malvoyant se retrouve démuné, n'ayant aucune idée de ce qu'il se passe durant quelques secondes.» «A vélo tandem, les bénévoles sont nos yeux. Ils ont notre vie entre leurs

maines, on doit avoir une confiance totale, notamment durant les descentes, sinon, la peur prend le dessus», ajoute Claude. De lourdes responsabilités dont Emile a bien conscience et qu'il a acceptées depuis longtemps. A 70 ans, il a déjà 32 ans de bénévolat au sein de Taupenivo derrière lui. Son engagement s'est fait un peu par hasard, à la suite d'une séance sur le bénévolat organisée dans sa commune,

Lancy. Il possédait un tandem dont il ne savait que faire et l'envie de s'investir, le tour était joué. «J'étais aussi sensibilisé au handicap de la vue, car j'ai moi-même un œil quasiment fichu, à la suite d'un accident de travail lorsque j'avais 19 ans», confie-t-il en enlevant ses lunettes de course. Cela ne l'a pas empêché de faire une carrière comme mécanicien de précision dans l'horlogerie et de guider des cyclistes aveugles.

Le plus souvent, c'est la personne malvoyante qui lance une proposition de balade au guide. Avec un duo comme Emile et Claude, il faut compter entre 40 et 100 km par sortie hebdomadaire. A cela s'ajoutent les courses collectives une fois par mois et des voyages proposés par l'association. Un périple à travers l'Himalaya a été organisé en 2017, 700 km entre Genève et les Saintes-Maries-de-la-Mer et, plus récem-

ment, une semaine dans le Haut-Atlas marocain.

Depuis plusieurs années, Emile s'occupe également de la formation des nouveaux bénévoles: le guide sillonne avec eux les routes genevoises pour s'assurer qu'ils ne mettront pas en danger le malvoyant, en le laissant notamment seul au milieu d'une route en cas de crevasse ou de chute. Ces nouvelles recrues viennent grâce au bouche à oreille et les profils sont variés: de l'étudiant de 25 ans au médecin expérimenté.

«J'anticipe chaque trou, chaque dos d'âne, les feux rouges ou les ralentissements»

Une décision importante

«S'engager comme bénévole représente un investissement en temps plutôt important. C'est une décision qu'il faut mûrement réfléchir et qui doit être préalablement discutée en famille», insiste Emile, qui a débuté comme guide lorsque ses enfants avaient 6 et 9 ans. Il assure n'avoir jamais eu de problème à concilier ses vies privée, professionnelle et associative, car il a su ne pas se surcharger avec d'autres activités annexes. Sa motivation depuis toutes ces années? «Le plaisir de faire plaisir. On ne parle jamais du handicap, on est là pour partager une passion. Et forcément, de fortes amitiés se tissent.»

Emile souligne avec un sourire et une franchise qui le caractérise: «On est là pour rouler, donc les bénévoles qui viennent uniquement pour faire une bonne action ou soulager leur conscience ne restent souvent pas bien longtemps.» Quant à lui, il a décidé de lever le pied. Sauf quelques exceptions, comme aujourd'hui, il ne s'occupe plus de sorties individuelles mais il participe aux sorties collectives et aux formations. «Je laisse la place à la relève», sourit-il. ■

Marie-Caroline Tiffay: «J'aime partager mes connaissances»

Marie-Caroline Tiffay est la cofondatrice de BeeOtop. Cette association gère des ruches et des potagers placés sur le toit de bâtiments universitaires, notamment à Uni Dufour.

Vous considérez-vous comme une personne engagée? Oui, j'ai été active dans plusieurs associations avant BeeOtop. Je suis responsable des potagers. Et malgré la bonne volonté des personnes qui viennent les arroser, si je ne m'impliquais pas personnellement, les choses n'avanceraient pas au même rythme. Nous fonctionnons par groupes autogérés, mais là aussi, il est important que Victorine Castex, l'autre cofondatrice, et moi soyons engagées.

Comment choisissez-vous vos engagements? Je travaille actuellement à l'obtention d'un master en sciences de l'environnement. Mon engagement dans la protection de l'environnement et le développement durable vient donc de là. Ce qui me plaît dans ces actions, c'est de rencontrer des gens, de partager avec eux les bonnes pratiques et de discuter afin de rendre l'association vivante.

Parlez-vous de vos engagements autour de vous ou les considérez-vous comme une

affaire d'ordre intime? Si j'en parle, c'est pour inciter d'autres personnes à nous rejoindre, ou à prendre part à d'autres actions du même type.

Faites-vous une distinction entre vos engagements et votre vie professionnelle? Pour l'instant, oui. Mais une fois mes études terminées, je n'aurai rien contre le fait de combiner les deux. C'est même mon but: que mes engagements et ma vie professionnelle soient mêlés. Avoir les mains dans la terre, pour le moment, c'est un hobby. J'aime partager mes connaissances tout en améliorant la vie de ceux qui fréquentent l'université. Pour les citadins, savoir d'où viennent les légumes qu'ils mangent me semble important.

Faire le bien vous fait-il du bien? Quand quelqu'un nous dit qu'il est content d'avoir appris quelque chose, c'est agréable, on ne va pas se mentir. C'était au cœur de notre projet. Le but est atteint. Recevoir des fonds pour continuer ce que nous faisons est gratifiant. Vu que nous travaillons dans le domaine du développement durable, nous espérons maintenant que les potagers vont durer au-delà de notre présence à l'université. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR DV.H.

Adam Said: «Nous nous concentrons sur l'innovation sociale»

Adam Said est le cofondateur de GVA2, une association sans but lucratif qui se propose d'encourager le développement, l'entrepreneuriat, l'urbanisme et la technologie dans la région du Grand Genève.

Vous considérez-vous comme une personne engagée? Oui, l'engagement est important dans ma vie. J'ai fait des choix autour de trois axes de développement personnel. L'un d'eux est lié à la façon d'avoir un impact sur Genève et sa région.

Comment choisissez-vous vos engagements? Nous nous concentrons sur l'innovation sociale. Dans le but de faire émerger des idées venant de la base, nous organisons des réunions avec un grand nombre d'acteurs différents. De chaque réunion doivent émerger trois actions concrètes que chacun peut mener, ainsi qu'une à deux idées de projet. Nous ciblons des projets qui ne sont pas otages de besoins financiers importants afin de les concrétiser rapidement.

Parlez-vous de vos engagements autour de vous ou les considérez-vous comme de l'ordre de l'intime? Je pense qu'à Genève, nous sommes trop réservés dans nos manières. Les jeunes en particulier. Il y a un manque

de courage et d'ambition pour tout ce qui peut paraître non rationnel. Parler peut créer des engagements. Montrer que l'on est prêt à prendre des risques pour des projets en lesquels on croit peut faire bouger les choses.

Faites-vous une distinction entre vos engagements et votre vie professionnelle? Il est très difficile pour moi de séparer les choses, surtout sur un territoire aussi petit que Genève. Mes engagements et mes valeurs guident mes choix professionnels. Le tout est d'adopter une position cohérente pour qu'ils soient en accord avec mon activité.

Faire le bien, cela vous fait-il du bien? J'ai envie de répondre oui, mais j'y suis réticent. J'ai beaucoup de plaisir à voir aboutir des projets qui ont demandé des efforts importants, à moi ou à d'autres. Ce plaisir est bien plus grand que lorsque je reçois des éloges pour des apports purement financiers. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR DV.H.

4 Bénévolat



Des bénévoles se forment à «travailler leur posture d'écouter» à Caritas Genève. (MARK HENLEY/PANOS PICTURES POUR LE TEMPS)

Accompagner les malades, sans attente ni jugement

APPRENDRE Caritas Genève forme des bénévoles souhaitant entourer des personnes âgées, malades ou en fin de vie. Une formation obligatoire pour s'engager dans les institutions hospitalières

LORRAINE FASLER

Devenir bénévole ne s'improvise pas. C'est d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit d'accompagner des personnes âgées, malades ou en fin de vie. Caritas Genève a ainsi mis sur pied une formation organisée en 14 soirées de trois heures, totalisant 42 heures de cours. Le tout est scindé en quatre modules: la communication, la mort et le deuil, les fragilités du grand âge et l'engagement bénévole.

Si une partie des participants se destinent à accompagner des personnes fragilisées dans des établissements médicaux spécialisés (EMS) ou sur les différents sites des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), une autre est composée d'hommes et de femmes épaulant un proche. D'autres encore sont des quidams souhaitant en apprendre davantage sur eux et leur rapport à la mort.

Ce soir-là, à Caritas Genève, huit bénévoles ayant déjà suivi la formation à l'accompagnement se retrouvent autour de Michèle Margot, la formatrice, pour leur rencontre mensuelle de supervision. Le but: après la théorie, débriefer librement en groupes des expériences vécues sur le terrain, lors desquelles le bénévole a pu

se questionner sur son comportement en tant qu'accompagnant, décharger ses émotions et, plus globalement, «travailler sa posture d'écouter».

«Le bénévole n'est pas un sauveur» Wolfgang prend la parole. Cet employé de banque voit plusieurs personnes âgées ou malades chaque semaine. «J'ai demandé à voir des personnes isolées, qui n'ont souvent pas de famille», explique-t-il. Une femme gravement malade à qui il rend visite a pris des options de soins qu'il déplore, mais il est obligé d'accepter cette situation et de maintenir un rapport de confiance avec elle.

«C'est un exemple très important: le bénévole n'est pas un sauveur, il accompagne et respecte les choix des personnes à qui il rend visite, même s'ils sont contraires à certaines de ses valeurs ou croyances», rappelle Michèle Margot. Diana se demande, elle, comment se positionner face à une dame en EMS qui réclame de rentrer chez elle alors que sa santé ne le permet plus.

Qu'est-ce qui pousse ces bénévoles à prendre de leur temps libre pour des personnes qu'ils ne connaissent pas et qui se trouvent, qui plus est, dans une situation de fragilité psychique ou physique? Pour Géraldine, c'est l'envie profonde d'aider: «Face à la maladie ou à la vieillesse, on est confronté à une réalité sans fard, cela nous pousse à lâcher-prise.» Edith souligne le besoin de se sentir utile et active,

une fois arrivée à la retraite. Tous parlent d'une activité qui les «nourrit», les aide à relativiser le quotidien et les apaise. «Être bénévole me permet de me mettre au rythme des résidents durant quelques heures et de calmer le rythme effréné de ma semaine», précise Géraldine.

Un soutien pour les soignants

Ils ne cachent pas certaines difficultés inhérentes à leur rôle, comme maintenir une certaine distance émotionnelle, gérer les changements d'humeur et d'envie des personnes auxquelles elles rendent visite, mais surtout, faire le deuil d'une personne avec qui ils ont tissé des liens. «Ralentir, écouter, discuter, toucher. Le bénévole est formé non pas pour soigner, mais pour être présent auprès d'une personne en demande, ceci sans attente ni jugement», explique Michèle Margot.

Une posture qui demande aux futurs bénévoles d'avoir un équilibre psycho-émotionnel leur permettant d'assumer un accompagnement bienveillant. «On ne soigne pas sa fragilité en s'occupant de personnes fragiles», rappelle la formatrice. Le bénévole soulage les familles et soutient les malades, mais il devient aussi un partenaire précieux pour les équipes de soins. Géraldine fait notamment le point avec les infirmières avant et après chacune de ses visites. Michèle Margot le prédit: «Avec le vieillissement de la population, le besoin de bénévoles ne fera que croître.»

La Course de l'Escalade soigne ses bénévoles

SPORT Jerry Maspoli est le nouveau président de la Course de l'Escalade. L'événement populaire s'appuie sur une brigade de volontaires. Les attentes de ces bénévoles changent. La course suit le mouvement

plateforme nous permet d'en savoir plus sur ce qu'ils attendent: recevoir le t-shirt que nous leur offrons, vivre l'ambiance de l'événement, participer à un moment de convivialité. Trouver des gens motivés est difficile, nous devons les choyer. Les bénévoles sont une ressource humaine très précieuse.»

Monument du sport genevois, la Course de l'Escalade bat des records d'inscriptions année après année. Mais il est un exploit plus méconnu lorsque l'on évoque cet événement populaire qui anime la Vieille-Ville durant le premier week-end de décembre. Chaque édition est possible grâce à la dévotion de bénévoles qui, des membres du comité d'organisation à ceux qui sécurisent les parcours, ne comptent pas leurs heures pour rendre l'épreuve inoubliable.

Chaîne de bonnes volontés

Les organisateurs se reposent sur 1300 personnes, dont certaines assument plusieurs postes. L'improvisation n'est pas permise. Il y a quatre ans, Jerry Maspoli, aujourd'hui le nouveau président de l'événement, a pris en charge le développement d'une plateforme informatique pour gérer l'activité de cette chaîne de bonnes volontés. Les bénévoles peuvent notamment y indiquer à quelles heures précises ils sont disponibles, quelles tâches ils sont prêts à remplir. L'outil sert également à la gestion du repas des bénévoles qui, nouveauté 2018, disposeront d'un service de catering. Pour la première fois, la Course de l'Escalade se déroulera cette année sur deux jours (les 1er et 2 décembre).

Le travail administratif est devenu tel que la Course de l'Escalade est désormais dotée d'un secrétariat de trois personnes (290%). «On ne peut plus organiser cette course «à la bonne franquette», comme aimait le dire Jean-Louis Bottani. Le bénévolat fonctionne uniquement si l'on demande un investissement qui reste raisonnable. J'adopte un mode d'organisation moins pyramidal que mon prédécesseur. Cela a fonctionné pendant des années. Et cela continuera à fonctionner si nous avançons Jean-Louis Bottani. Mais ce n'est pas le cas. Je crois que les coureurs comprennent la nécessité de cette évolution.»

DAVID HAEBERLI
@David_Haeberti



La course aura lieu sur deux jours pour la première fois cette année. (KESY/TONE)

«La musique est une action d'intégration sociale absolue»

HARMONIE Enseignant inspiré au cycle d'orientation, Gérard Deshusses consacre sa retraite aux académies de musique genevoises. Témoignage qui ne cache rien des obstacles qui parsèment le parcours d'un bénévole heureux

Lorsqu'il défile devant l'Ondine genevoise, Gérard Deshusses porte souvent des lunettes de soleil. L'accessoire exerce évidemment une fonction protectrice. Nous pensons que les verres sombres permettent également au président de cette école de musique de cacher au monde la fierté qui l'anime en tête de cortège. Cet enseignant au cycle d'orientation consacre sa retraite aux écoles de musique, dont il préside la confédération, et en particulier à cette harmonie historique qui a donné son premier concert le 13 décembre 1892.

En juin 2011, Gérard Deshusses quitte définitivement l'enseignement public, où il a couvé, au Cycle

de la Florence, des générations d'élèves de son intelligence bienveillante. «En août, j'étais déjà débordé de travail. Au final, je bosse autant qu'avant», dit-il avec franchise. Quelques semaines plus tôt, il avait écouté la supplique d'un responsable de l'Ondine: s'il n'acceptait pas la présidence, l'institution allait «crever». «Je sais parfaitement que l'on n'est pas venu me chercher pour ma personne, mais pour mon carnet d'adresses», admet-il.

Une prise de choix

L'enseignant, encarté au Parti socialiste, a une longue carrière politique derrière lui, qui l'a fait se frotter à tous ceux qui font Genève. «Je tutoie la moitié de la République, lance-t-il, dans cette même veine directe qui marque son récit. Je peux débloquer une situation en quelques coups de fil car je sais qui appeler selon la situation.» A l'heure où les associations peinent

à convaincre de nouveaux bénévoles de s'engager, Gérard Deshusses est une cible parfaite. Et une prise de choix pour l'Ondine.

Ses débuts ne sont pas faciles. Son comité craquelé de toutes parts, les dissensions sont importantes. «Les bénévoles peuvent être pénibles, résume-t-il. Du moment qu'ils donnent de leur temps, ils réclament que les choses soient carrées et exactement comme ils l'imaginent. Face aux premiers obstacles, j'ai fait de l'obstruction douce.» A la Confédération des écoles genevoises de musique, rythmique Jaques-Dalroze, danse et théâtre (CEGM), qui regroupe dix établissements de tailles très différentes, la situation n'était pas plus simple en 2015, lorsque Gérard Deshusses a pris sa tête: «C'était très tendu entre les grandes et les petites écoles. On était proche de l'implosion.» Un accord est trouvé pour sauver la CGEM, ses 10000

élèves et 500 professeurs. Une profonde réforme reste nécessaire. Elle est entrée en vigueur en septembre 2017, soit pile dans la période où les personnes qui occupaient les deux postes administratifs sont parties à la retraite.

Du bénévolat qui coûte

«Quand tout va bien, cet engagement m'occupe un jour par semaine. Si c'est plus compliqué, cela me prend toute la semaine», résume l'enseignant. Son action est totalement bénévole (il reverse les jetons de présence qu'il touche aux conseils à la CGEM). Il lui coûte même des sous puisqu'il lui est arrivé d'avancer des frais, notamment lors d'un voyage de l'Ondine au Canada.

A ce stade, tout observateur raisonnable est en droit de se demander pourquoi Gérard Deshusses s'impose ce sacerdoce. «La musique est une action d'intégration sociale absolue, répond l'inté-

ressé. Une fois qu'ils maîtrisent un instrument, ces gosses peuvent aller n'importe où. Moi, ça me passionne!» Et l'enseignant de raconter comment, avec une fondation genevoise, ils ont mis sur pied des cours à Onex destinés à des enfants qui ne possèdent pas d'instruments. Un tiers des apprentis musiciens ont aujourd'hui intégré une harmonie avec laquelle ils se produisent régulièrement.

Un devoir envers les jeunes

L'homme de gauche a plus loin: «Il est normal de consacrer du temps à des activités sociales qui ne peuvent pas être rémunérées. Pour moi, c'est un devoir civique. A mes yeux, ce système peut même justifier que l'on n'augmente pas l'âge de la retraite.»

En échange de ce qu'il présente comme un «devoir d'une génération envers l'autre», Gérard Deshusses a cependant des demandes à formuler aux autori-

tés. «Les exigences envers les associations augmentent sans cesse, regrette-t-il. Je dois, par obligation, envoyer mes collaborateurs suivre des formations à Aarau sur des programmes informatiques qui changent sans cesse et qui nous coûtent énormément. Le manque de confiance des autorités envers nous est absolu. Lors de nos échanges, la première réaction est le doute. On nous fait immédiatement comprendre que si un problème survient, ce sera à nous de l'assumer. Pour se protéger, l'Etat nous demande de rédiger des rapports qui ne sont d'ailleurs jamais lus. J'ai glissé une énormité dans l'un d'eux pour observer leur réaction: l'obligation, pour toutes les écoles de musique genevoises, d'enseigner le didjeridoo. Personne n'a réagi. Cette défiance fait fuir les bénévoles.»

DAVID HAEBERLI
@David_Haeberti